

HENRI GAUTHIER, p. s. s.

Curé de St-Jacques

UNE ÂME CHRÉTIENNE

Alfred Jeanotte

(1866-1929)

Montréal

Au Bureau des Oeuvres paroissiales de St-Jacques

1274 rue Berri

1929

HENRI GAUTHIER, p.s.s.

Curé de St-Jacques

UNE ÂME CHRÉTIENNE

Alfred Jeanotte

(1866-1929)

Montréal

Au Bureau des Oeuvres paroissiales de St-Jacques

1274 rue Berri

1929

1929

Imprimatur.

† Em., Alph. Deschamps V.G.

Ev. de Thennesis,

Aux. de Montréal.

NIHIL OBSTAT

Marianopoli, die 6 Februari 1929

Can. A. Emilius Chartier,

Censor librorum.

Imprimé par Imprimerie Modèle Limitée, 285, rue Dorchester Est,
Montréal.

ALFRED JEANOTTE

Le 30 janvier, au matin, un peu avant six heures, il s'éteignait, lampe à laquelle manque l'huile. En trois semaines la maladie avait eu raison de ce corps qui paraissait robuste. Mais alors que les forces physiques s'épuisaient, les énergies morales restaient les mêmes. Simplement, sans hésitation, elles s'étaient dressées plus tendues que jamais vers le devoir. A la volonté divine, cette volonté indiquant pourtant le suprême départ, elles avaient adhéré. Non, bien qu'on le lui conseille, le malade ne demandera pas sa guérison, il ne promettra rien pour l'obtenir. Il y a mieux que le désir, il y a l'abandon. Que Dieu fasse ce qui lui plaira!

C'est déjà beaucoup. Et voici ce qui est plus beau encore: le foyer d'où s'élance cette flamme, la source d'où jaillit cette eau pure, l'âme. C'est là que depuis longtemps, dans le silence qui marque son oeuvre, la grâce divine travaille. Elle détache, elle élève, elle transforme. Les biens de la terre sont précaires et périssables, seul importe le service de Dieu, la vie ne doit s'embellir que de bonnes et nobles actions: vérités fécondes que l'Esprit amène peu à peu jusqu'aux portes du coeur, qu'il fait entrer, qu'il enracine. Celui qui en est le théâtre ne s'en aperçoit guère. L'observateur attentif le note cependant aux attitudes, aux paroles, à toute la vie orientée par une piété de plus en plus généreuse vers les horizons éternels. Monsieur Jeanotte, sans qu'il s'en doutât peut-être, se laissait conduire, par ces ascensions, jusqu'aux

sommets où il devait établir et fixer sa pensée et son effort. Homme d'affaires intègre et droit du fait de sa nature élevée, il devenait, avec l'aide de Dieu, le paroissien modèle et le chrétien d'élite.

*

* *

Ce fut un homme d'affaires de toute honnêteté et de toute droiture. Chose rare. La finance et le négoce ont subi une transformation profonde et l'idée de rectitude dans le maniement de l'argent a évolué, elle aussi. On ne saurait, selon une école, réussir qu'à force d'audace, de coup d'oeil, de décision rapide, d'activité fiévreuse. Et dans cette hâte, cette aventureuse ardeur, les principes ne doivent pas être des entraves qui arrêtent, des lisières qui circonscrivent les élans de la force. Ils doivent s'assouplir, fléchir, s'adapter et, s'ils gênent trop, disparaître.

Théorie scandaleuse. On la professe peu, on la pratique beaucoup. Monsieur Jeanotte ne la connut jamais, ne voulut jamais la connaître. Sur ce point il fut irréductible, tout d'une pièce, et la trempe de son caractère ne connut jamais la moindre fêlure. Ceci est juste, c'est permis, je le fais. Ceci est mal, c'est défendu, je ne le ferai jamais. Ah ! comme c'est bien lui ! Dans la conscience aucun débat inutile et énervant. La claire vision du devoir, puis ce devoir accepté et accompli.

La maison où il entra jeune homme, il n'avait que quinze ans, où il devait demeurer jusqu'à sa mort, soit quarante-sept ans, n'était pas parmi les plus puissantes et les plus achalandées. Elle était solide toutefois. On y faisait là, dans les articles

de ferronnerie, les affaires prudentes, tranquilles, qu'on faisait ailleurs tout le long de la rue Saint-Paul, dans les épiceries, les nouveautés, les lainages, les fourrures. Les anciens revoient dans leurs souvenirs cette rue que le soleil visitait à peine un peu, comme en passant, le matin et le soir; où de grosses voitures faisaient gémir les pavés; où sur des enseignes noires se détachaient en lettres blanches ou bleues ou rouges des noms bien canadiens: Leclerc, Martin, Thibodeau, Lafleur, Lacaille, Hébert, Hudon. Les clients, toujours les mêmes, y venaient spontanément. Nul n'était allé jusque dans les lointaines campagnes, les relancer et affriander avec des échantillons alléchants leur curiosité et leur convoitise. On arrivait tôt, patron comme employés, on partait tard, on trimait tout le jour, avec un maigre salaire. Peu à peu comme un édifice s'élève pierre par pierre, la fortune s'établissait, modeste mais sûre.

Monsieur Jeanotte connut et pratiqua ce genre d'affaires. Il ne s'y enlisa pas. Lorsque le progrès eut mis au service du commerce des moyens plus efficaces, quand la concurrence et l'ouverture de marchés nouveaux eurent forcé l'industrie à améliorer ses méthodes, il entra confiant dans ces voies encore inexplorées. Mais avec prudence, lentement, posant bien le pied sur le sol pour en constater la solidité. Aller vite, sans réflexion, sous la poussée d'un enthousiasme juvénile, lui eut semblé témérité.

Il eut ainsi l'avantage de développer son entreprise, de lui ménager des locaux plus spacieux et

plus éclairés. Il sut s'entourer de collaborateurs dévoués et honnêtes, entraînés autant qu'édifiés par son exemple. Il inspira à ceux qui traitaient avec lui une confiance absolue. On savait que sa parole était l'expression de sa pensée, que sa pensée s'éclairait de sa vertu, que sa vertu était faite d'honneur et de loyauté.

Au dehors, le même sentiment régnait à son égard. Une caisse qui lui était confiée était à la fois bien administrée et bien gardée. C'est ainsi qu'il fut pendant bien des années trésorier inamovible de la Congrégation des Hommes de Saint-Jacques. C'est ainsi encore que dans la même paroisse il fut, depuis la fondation de la Caisse Populaire en 1919, gérant de cette institution.

Il ignorait cette estime qui le suivait partout, cette espèce de vénération qu'on avait pour sa probité. Il était si peu enclin à la vanité. Cependant il aurait été heureux, j'en suis sûr, de constater qu'en un temps où tant de choses vacillent, où tant de consciences capitulent, sa seule présence apportait aux âmes la sécurité avec la force de bien faire.

* * *

Monsieur Jeanotte a été toute sa vie un fidèle paroissien de Saint-Jacques. Alors même que sa famille vivait sur un territoire dépendant de Notre-Dame, elle gardait l'habitude de venir à Saint-Jacques. Pour une raison bien simple: cette dernière église étant beaucoup plus rapprochée que l'autre et le temps disponible restant toujours mesuré par le travail et les occupations. En 1866, lorsqu'au 15 octobre naissait Alfred, les parents

demeuraient sur la rue Sainte-Elisabeth. Ce n'est qu'en 1904 que cette rue devait être attribuée à notre paroisse. Mais il y avait bien longtemps que Monsieur Jeanotte vivait de notre vie et s'occupait de nos oeuvres. Orphelin de père dès l'âge de trois ans, élevé par une mère profondément chrétienne et qui devait par son travail pourvoir aux besoins de son enfant, il fréquentait dès son bas âge notre école paroissiale, comme élève des Frères; il faisait sous leur direction sa première communion; il était par eux préparé à l'existence laborieuse qui l'attendait. Plus tard on le voit à la Congrégation des Jeunes Gens. Il aide à la fondation du Cercle, complément de la Congrégation, il en devient l'un des membres les plus actifs et les plus écoutés. Je dirai plus loin ce qu'il a été pour la Saint-Vincent-de-Paul. Marié, il le fut en 1905, il entre dans la Congrégation des Hommes dont il sera, un jour le préfet. A la fin de l'année 1912 il est nommé marguillier. Quand se fonde le conseil paroissial il en est l'un des directeurs. A aucune initiative, à aucun mouvement, à aucune activité il n'est indifférent, il ne veut être étranger.

Tout cela n'est que la collaboration extérieure. Cherchons, découvrons et marquons l'esprit qui l'anime.

C'est dimanche. La cloche appelle à l'église, les cloches plutôt car c'est la messe solennelle. En avant, près du sanctuaire, Monsieur Jeanotte est là. Il y manque rarement. Droit, le front un peu penché vers son paroissien tenu des deux mains, il lit l'office et s'unit au prêtre qui célèbre. Rien ne le distrait. A peine a-t-il tourné la tête pour voir

le prédicateur qui monte en chaire. Rien de plus. Il écoutera le sermon, immobile et recueilli. Très digne, il quètera quand on lui demandera ce service. Il priera surtout. Ce sera une prière simple, douce, calme, cette prière que tout petit il apprenait des lèvres pieuses de sa mère, qu'il n'était pas sur des dissertations théologiques, mais qu'il puise dans sa foi demeurée la même, sans ébranlement et sans éclipse, à travers une existence pourtant mêlée au monde, au monde qui affaiblit et tue les croyances les plus vivaces. C'est alors qu'il saisit mieux tout ce qui lui a été enseigné et redit au sujet de la paroisse, de l'église qui en est le centre, de la vie qui s'y alimente et qui s'en épanche. Il y a bien des années que cet organisme paroissial garde notre peuple, il le garde encore à l'époque présente. Pourquoi ne le garderait-il pas encore dans l'avenir? La lumière, la vérité, le pardon, la consolation, la paix, tout se trouve dans ce temple où l'on a été fait chrétien, où l'on a, une première fois, participé au banquet eucharistique, où l'on a porté ses blessures et trouvé les remèdes, où l'on nous ramènera pour le suprême appel à la miséricorde divine alors que déjà l'âme séparée du corps aura paru devant le tribunal d'infinie justice. Comme elles sont salutaires les cérémonies du matin, du soir, de la Semaine Sainte, des Quarante-Heures, des retraites, les messes qui s'accompagnent de communions ferventes! L'âme y devient plus généreuse, elle y puise le courage du zèle, de l'activité apostolique.

Tant d'oeuvres réclament ici et là ce zèle et

sollicitent cette activité! Les âmes qu'atteint, à l'église, l'action sacramentelle sont protégées, relevées, sauvées. Les autres! que deviennent-elles, dans quel abîme sombrent-elles, entraînées par des passions auxquelles n'est opposé aucun effort, qu'aucun frein ne retient et ne contrôle?

Ne faut-il pas alors que s'établissent, se maintiennent, se développent les organisations dont l'effet sera d'éclairer, de diriger, de ramener ou de garder au bercail ceux et celles dont la houlette du pasteur peut seule assurer le présent et garantir l'avenir?

Ces réflexions que je viens de faire, combien de fois ne les ai-je pas reprises au cours des conversations avec Monsieur Jeanotte! Mes idées étaient devenues facilement les siennes. Une conviction s'était peu à peu enracinée dans son âme. Elle inspirait et réglait sa conduite. Aussi était-il de toutes les fêtes paroissiales : Il y apportait sa bonté coutumière, son bienveillant sourire, ses propos joyeux. Il faisait davantage, il donnait; modestement, comme à la dérobee, il aidait de sa bourse l'association dont périlait les finances, dont la caisse était vide. Aux patronages surtout il avait voué une affection spéciale. Cette dépense de généreuse et chrétienne bonté au service des enfants le touchait profondément. Des mêmes sommets que nos pensées nous avaient fait gravir ensemble nous contemplions parfois les horizons assombris. Il nous semblait, nos chers enfants étant protégés et sauvegardés, que tout d'un coup, ils s'éclairaient, ces horizons, de clartés d'aurore. Un beau jour se levait, réalisation consolante de nos rêves les plus beaux.

*

* *

Je n'aurais presque rien dit de Monsieur Jeanotte, même après avoir loué sa probité en affaires et son amour pour sa paroisse, si je ne disais de quel grand esprit chrétien il était rempli. Car, en somme, c'est cela qui vaut, qui compte, qui entretient et vivifie tout le reste, cela aussi que Dieu récompense et couronne. Or de quoi était donc fait chez notre cher ami disparu cet esprit chrétien? D'humilité et de charité.

Humble il le fut jusqu'au fond de l'être. Il était de la lignée magnifique de ces âmes qui se dérobent, s'effacent, s'enveloppent volontiers et volontairement de mystère et d'ombre, mettant sur leurs actes le sceau du secret royal. Lui, à ses yeux, ne comptait pas. Aucun honneur ne le tentait. Il s'en trouvait, aurait-on dit, indigne. De sa personne il n'était jamais question. Ses peines, ses ennuis, les contrariétés quotidiennes restaient un bien auquel nul n'avait le droit de toucher. Et le silence se faisait plus complet encore lorsqu'il s'agissait du bien accompli, de ses aumônes largement distribuées, de ses actes de vertu. Il restait, malgré ses succès dans la vie, enraciné dans son passé, celui de son père ouvrier, de sa mère laborieuse, le passé dont les jours s'étaient souvent endeuillés de crainte, voire d'angoisse. Ce qui avait suivi, l'ascension lente mais sûre dans la prospérité, était un pur don de Dieu et toute la gloire en devait revenir à Dieu. Je trouve cela admirable.

Voici ce qui l'est plus encore : la charité. Chez Monsieur Jeanotte elle fut de premier ordre. C'est par elle que lui, modeste laïque, homme du monde,

s'apparente aux saints les plus authentiques. Charité de paroles. Le prochain était, avec lui, à l'abri des médisances, même les plus légères, non seulement de sa part, mais aussi, lorsqu'il était présent, de la part des autres, tant imposait son exemple. Charité de conduite. D'une humeur enjouée, d'une figure ouverte, de manières cordiales et simples, il entretenait autour de lui, soit au magasin, soit dans la famille, une douce et confiante joie. Lorsqu'il avait à donner son avis dans les conseils, il le faisait avec une grande modération, pesait ses mots pour ne blesser personne, se tenant tranquille, son sentiment une fois manifesté. Jamais la pensée ne lui serait venue de faire adopter par cabale et brigue ce que l'assemblée aurait désapprouvé. Toute son énergie, mesurée et discrète, s'employait plutôt à apaiser les esprits et à ramener la paix là où elle ne régnait plus.

Comment, avec cette bienveillance constante, cette amabilité attentive, n'aurait-il pas été aimé? Il ne comptait que des amis. Autour de son cercueil dans le concert d'éloges constamment renouvelé, nulle voix discordante ne se fit entendre. On rappelait avec émotion sa bonté, son dévouement et surtout son zèle pour les pauvres.

Les pauvres! ils furent la passion de sa vie. Il eut le culte, la religion de la misère. Fondateur de la Saint-Vincent-de-Paul des Jeunes Gens, il fut pendant près de vingt ans le président de la section des hommes. Sans trêve, sans relâche il fut à l'affut de la souffrance, il dépista la détresse cachée et honteuse, il visita les taudis, il descendit dans les sous-sols où s'entassaient à moitié vêtus,

grelottant de froid et tremblant de faim, les enfants et les parents. Il quêtait pour les malheureux, il donna pour eux. Il les connaissait, savait leur nom et leur histoire, expliquant leurs fautes, cherchant et trouvant des excuses à leurs habitudes mauvaises, même à leurs vices. Relancé par eux à son domicile ou à ses affaires il ne s'impatiait jamais, écoutait, aidait. Assidu aux assemblées de la Saint-Vincent-de-Paul, il donnait à ces réunions un caractère de religion, un cachet de chrétienne charité. L'argent qu'on y apportait ou qu'on y recueillait devenait sacré, c'était l'argent des pauvres. Et ce mot était dit avec l'accent d'une telle autorité que personne n'eut osé passer outre. Et chez lui ce dévouement n'était pas une mièvrerie ou verbeuse philanthropie, c'était l'amour même du Christ appelant les âmes au secours des affamés, des malades, et accordant la récompense de son royaume à ceux qui auront donné à boire, à manger, qui auront visité et soigné les malheureux et les abandonnés. Admirable et efficace solution de la question sociale, rapprochement et réconciliation du riche et du pauvre dans le merveilleux nivellement des inégalités douloureuses!

*

* *

Le 2 février, dans l'église où si souvent il était entré, qu'il avait tant aimée, Monsieur Jeanotte eut ses funérailles. Elles furent un triomphe, modeste comme il le voulait, mais fait d'affection, de reconnaissance, de vénération. De

quel cœur n'avons-nous pas demandé aux anges, —ceux-là qui l'avaient accompagné chez les miséreux,—de conduire son âme en paradis. Un peu de cette âme nous restait, appelant au devoir, provoquant au bien. En ce jour où l'Eglise saluait Jésus-Christ comme la lumière des nations, le souvenir du regretté défunt s'allumait comme une lumière bienfaisante pour tous ceux qui l'avaient connu, lumière brillante de conviction, ardente de charité. Elle montrait la voie où lui ne regrettait certes pas de s'être engagé et tenu, où notre devoir est d'entrer si nous n'y sommes pas encore.

*
* *

Cher Monsieur Jeanotte, devant votre cercueil nous nous inclinons une dernière fois avec respect. Nous vous remercions d'avoir été juste, noble, chrétien, d'avoir aimé les pauvres, d'avoir servi le bon Dieu. Vous avez bien fait. C'est comme vous avez vécu et comme vous êtes mort qu'il fallait vivre et qu'il fallait mourir.

Nous garderons votre souvenir. Si jamais, chez nous, s'élève enfin l'édifice où se logeront toutes nos oeuvres, le nom qui en toute justice devra lui être donné, et personne ne s'y opposera, ce sera le vôtre, rappel d'une vie de générosité et de vertu, programme d'une activité féconde et chrétienne.

FIN.